

LA FEUILLE D'ÉRABLE

Edition Hebdomadaire du Courrier de Montreal.

L. D. DUVERNAY, Editeur-Propriétaire.

Abonnement : \$1.00 par Année.

MONTREAL,

SAMEDI 12 MARS 1881.

2 Centins le Numéro.

CORRESPONDANCE D'OTTAWA.

Ottawa, 4 Mars.

J'ai lu avec plaisir les réflexions du *Canadien* sur l'opportunité de payer, à même le trésor fédéral, \$105,000 d'intérêt annuel sur la somme dépensée par la Commission du havre de Montréal pour le creusement du chenal du lac Saint-Pierre. Voici, entre autres choses, ce que dit le confrère québécois :

"Il est bien entendu que nous nous associons à la demande de Montréal moyennant deux conditions. La première que Québec soit mis sur le même pied que Montréal quant à sa dette. La seconde que le port de Montréal soit un port libre et que toutes garanties soient données à ce sujet.

"Autrement, il serait du devoir de la députation de notre district de faire une opposition acharnée au projet.

"Notre but est de faire de la voie du St. Laurent celle du meilleur marché pour le commerce."

Je crois que tout le monde sera de l'avis du *Canadien*. Il faut de toute nécessité que la voie du St. Laurent soit dégrévée des charges qui pèsent aujourd'hui sur elle. Ce n'est pas là une question de localité, mais bien une question nationale. Les cités de Québec et de Montréal ne sont pas plus intéressées que celles du Haut-Canada à ce que nous ayons notre port du commerce de l'ouest américain, tout en développant le commerce et l'industrie du pays au moyen d'une voie de transport à bon marché. En agissant ainsi nous aurions bien vite regagné les quelques cents mille piastres que nous percevons chaque année, sous forme de droits et charges de toute sorte, dans les ports et sur les canaux du St. Laurent.

La statistique américaine démontre que la plus grande partie des grains de l'ouest est transportée par la voie du Canal Erie. L'important commerce des céréales se fait presque totalement au moyen de la navigation qui offre plus de facilité pour le transport à bon marché de ces produits. Pourquoi ce commerce ne suit-il pas la voie du St. Laurent qui est de beaucoup la plus courte et la plus facile plutôt que celle du canal Erie ?

La raison en est bien simple : c'est que le transport par cette dernière route se fait à plus bas prix, grâce aux charges qui entravent la navigation du St. Laurent. Unissons-nous donc ! Plus de rivalités ou de jalousie mesquines ! Il y va de l'intérêt de tous. La prospérité pour Québec, c'est la prospérité et la richesse pour Montréal également, et vice versa. Donnons-nous la main et d'un commun accord travaillons à dégrever notre beau fleuve.

* * *

En lisant ce qui va suivre, je crains que vos lecteurs ne disent en faisant

la moue : "Encore la *Patrie* ! mais pourquoi s'occuper d'elle ? elle ne compte plus : jeune encore elle est déjà trop mal connue et plus mal notée."

J'avoue bien que l'on a un peu raison ; mais il est toujours difficile de ne pas quelque fois donner le démenti à ce confrère déchu, qui, à défaut de connaissances, a rudement du toupet.

Je prends au hasard et je lis :

Il n'y a pas de pires aveugles que ceux qui ne veulent pas voir. Le *Quotidien* veut absolument que la renaissance industrielle et commerciale soit le résultat de la protection, lorsque les statistiques démontrent que l'importation des articles fabriqués est plus élevée que sous le régime libéral. La concurrence dont se plaignaient les conservateurs se fait sur une plus grande échelle. Où est donc la protection ? Le marché canadien n'est pas à nous puisqu'on y trouve des produits de provenance étrangère.

On est pas plus malhonnête.

Je pourrais bien défier la *Patrie* de prouver par les statistiques officielles que l'importation des articles fabriqués était moins considérable avant l'adoption de la politique nationale. Mais ce serait peine perdue. Le confrère a pris pour habitude de se taire quand il est pris en flagrant délit de mensonge. Il ne me reste qu'à rétablir les faits. Ce n'est pas précisément l'importation des articles fabriqués qui s'est accrue depuis que le pays jouit des avantages de la protection mais bien celle des articles non fabriqués, des matières premières que nous avons dû fabriquer nous-mêmes, qui s'est accrue de plusieurs millions depuis que le pays jouit des avantages incalculables d'une politique nationale.

Quant à l'importation totale, elle a décréu de \$20,000,000, en chiffres ronds, depuis l'avènement des conservateurs au pouvoir à Ottawa.

La vérité de ces faits est absolument démontrée par les statistiques officielles que les messieurs de la *Patrie* oublient toujours de consulter.

"Le marché canadien, dit le confrère rouge, n'est pas à nous puisqu'on y trouve des produits de provenance étrangère."

Oui, nous trouvons sur notre marché les articles de provenance étrangère que nous ne pouvons produire ici. Beaucoup de ces articles ne pourront peut-être jamais être produits au pays ; d'autres le seront plus tard au fur et à mesure que notre industrie progressera, grâce au tarif protecteur qui la met à l'abri de la concurrence étrangère.

Mais le marché canadien est plus à nous qu'autrefois, — avant la protection et sous le régime libéral, — puisque nous y avons placé des produits indigènes pour une valeur de \$20,000,000 que nous importions de l'étranger en 1877-78. Les ventes que les étrangers faisaient sur le marché

canadien et pour la consommation du pays, au temps des libéraux, ont diminuées de \$20,000,000 et les nôtres se sont augmentées d'autant.

Ainsi, le marché canadien est plus à nous qu'il ne l'était aux jours mauvais du libre-échange, puisque nous y voyons moins de produits de provenance étrangère.

La *Patrie* a dit une vérité que je m'empresse de noter. Percelle chance ne me sera pas donnée de sitôt.

Lisez :

Aux Etats-Unis, la prospérité revient très rapidement : on demande de nouveaux travailleurs pour de nouveaux travaux. On offre des salaires élevés, et naturellement nos compatriotes émigrent. Lorsque des milliers d'ouvriers auront déserté nos villes il y aura plus de place pour ceux qui restent, mais ce résultat fera-t-il honneur à la protection ?

L'émigration de nos compatriotes aux Etats-Unis n'est pas due à la protection qui nous ruine, — ainsi que la presse et les orateurs libéraux l'ont toujours faussement affirmé, — mais au fait que nos protectionnistes voisins offrent des salaires élevés.

La *Patrie* aurait dû ne pas s'arrêter en si beau chemin et dire qu'au pays aussi, les salaires sont plus élevés parce que nous produisons plus qu'autrefois et que l'ouvrage est abondant.

Ottawa, 7 mars 1881.

La presse a déjà donné le compte-rendu d'une discussion assez animée, soulevée dans la Chambre, à propos de l'école militaire de Kingston. Plus d'un député ont alors déclaré que cette institution nous coûtait inutilement une somme assez ronde chaque année ; je crois que la grande majorité du public est aussi de cette opinion. Nous ne sommes pas assez riches, notre population n'est pas tellement forte que nous devrions ainsi encourir des dépenses considérables pour former des officiers de tout rang qui sont inutiles au pays. En effet leurs services ne sont pas requis ici, et nous les forçons à partir pour l'étranger. Je ne vois pas en quoi nous puissions bénéficier de cet état de chose anormal.

L'autre jour donc l'école militaire était le point de mire de nos députés, et bientôt, je l'espère, le vaisseau école *Charybdis* aura son tour.

Si j'en juge par les correspondances déposées sur le bureau de la Chambre, l'acquisition de cette antique frégate n'a pas été une opération heureuse. Ce bloc vermoulu ne me dit rien de bon : on nous a fait là cadeau d'un éléphant et pour comble de malheur cet éléphant est impotent.

La correspondance relative à la *Charybdis* nous apprend que Son Excellence le Gouverneur-Général s'est un jour adressé au gouvernement Impérial le priant de faire don au Canada, sa colonie, d'un navire de guerre, afin de permettre à notre gou-

vernement fédéral d'avoir son école de marine militaire.

Quelle peut bien être la cause efficiente de cette triste et ridicule manie du militarisme dont certains politiques canadiens semble être pris tout à coup. Ma foi, je l'ignore, vos lecteurs aussi je suppose.

Mais je continue :

Le gouvernement Impérial a d'abord répondu que les canadiens devaient acheter leurs navires de guerre ; mais ensuite il consentit à nous faire don de la *Charybdis*, — vieille frégate démantibulée qui achevait de pourrir depuis des années dans un port de mer quelconque.

La joie fut grande le jour où cette heureuse nouvelle se répandit dans le pays. L'orgueil national était satisfait et chacun de se gourmer à la pensée que le Canada allait avoir sa marine militaire, tout comme les autres pays.

Il n'y avait pourtant pas là de quoi rendre si fier, et voici que nous sommes un peu dans la position des grenouilles à l'avènement de leur second roi.

Que voyons-nous, en effet, aujourd'hui ? Nous avons dépensé quelques milliers de dollars pour défrayer les frais de voyage de M. Scott, je crois, et d'un ingénieur en Angleterre pour prendre possession de la précieuse frégate, lui faire traverser l'Atlantique, et lui faire faire escale au pays.

Heureusement que M. Scott a trouvé cette carcasse de vaisseau dans un état absolument impropre à prendre la mer. Les chaudières de la *Charybdis* ne valent à peine le vieux fer et sa coque est un peu pourrie. Il faudrait probablement une centaine de mille dollars pour réparer la *Charybdis* et la mettre en état de nous coûter annuellement vingt-cinq ou trente mille dollars pour la manœuvrer au profit d'Albion et de la République étoilée.

Ce n'était pas la peine assurément d'acquiescer à ce cadeau.

Le gouvernement fédéral demande un crédit de \$10,000 pour faire à *Charybdis* les réparations actuellement urgentes et la rendre au Canada. Cette somme n'est pas très considérable, il est vrai ; mais il ne faut pas oublier qu'elle sera évidemment insuffisante. Somme toute, il nous faudrait déboursier une centaine de milliers de dollars avant de pouvoir utiliser ce cadeau de malheur.

Il faut espérer que le gouvernement n'insistera pas et que l'on épargnera au pays cette dépense inutile qui ne serait encore qu'une dépense préliminaire, — pardonnez-moi l'expression.

En effet, l'intention du gouvernement serait d'utiliser cette frégate impossible comme navire-école dans le but de former des officiers de marine militaire dans le pays.

Nous n'avons pas besoin de tels officiers.

Nous ne pourrions jamais les em-

ployer au service de la patrie.

Le caractère de notre population est rien moins que belliqueux ; nous n'avons pas de marine militaire et de longues années s'écouleront avant le jour néfaste où nous pourrions être forcés d'en avoir une.

En formant des officiers de marine militaire dans le pays nous payrions pour former chaque année un peu de chair à canon à l'Angleterre ou aux Etats-Unis.

Nous pouvons facilement nous dispenser d'établir cette industrie nouvelle au Canada. Elle nous ruinerait.

Contentons-nous de protéger et de faire prospérer et grandir nos industries et manufactures de toutes sortes. En adoptant cette sage politique nous avons tout à gagner et rien à perdre.

Laissons donc la *Charybdis* où elle est et renouons à avoir une école de marine militaire pour ne plus songer qu'à rétablir nos écoles de marine marchande qui sont les seules dont nous ayons besoin.

CAUSERIE.

MAISONS A LOUER.

[De l'Electeur.]

Avec février commencent trois mois plus que pénibles pour ceux qui n'ont pas l'avantage d'être propriétaires : c'est l'époque où les familles, nomades par goût ou par nécessité, cherchent un logement. Au premier février, c'est-à-dire trois mois avant l'expiration du bail, on est tenu d'avertir son propriétaire si l'on doit quitter ou garder le logement.

La chose a été discutée en famille longtemps à l'avance ; on en a parlé au déjeuner, au diner, à la veillée ; on en a même rêvé dans son sommeil. Comme cela arrive toujours, les opinions étaient partagées ; il y avait du pour et du contre. Le papa, qui n'aime pas trop à se déranger, se trouvait assez bien casé ; les chambres ne sont pas très grandes, la papier n'est pas neuf et la peinture des boiseries est un peu fanée ; mais, on ne peut pas tout avoir ; et, en somme, il y a des gens qui sont plus mal logés.

La maman, de son côté, pense autrement : la maison est sombre, il n'y a pas assez d'air, la cuisine est mal placée, il faut passer par la salle à diner pour s'y rendre ; comment tenir une maison propre dans ces conditions ? On a beau broser, épousseter, essuyer, rien n'a l'air en ordre, c'est toujours à recommencer. Et puis, les enfants n'ont pas d'endroit pour jouer, la cour étant trop petite et trop humide ; il faut les laisser déranger et briser les meubles ou bien les lâcher dans la rue, ce qui est encore bien pis. Du reste, les hommes, qui sont toujours à leur bureau et ne reviennent que le soir, ne savent pas ce que c'est que de passer toute la journée dans une maison ennuyeuse et triste. Quant aux enfants, qui aiment tant le changement et le mouvement, ils ne disent pas grand'chose, mais il n'en pensent pas moins ; pour eux, un déménagement, c'est une petite fête qui dure plusieurs jours ; on démonte les meubles, on décroche les tentures et les rideaux, on vide les tiroirs ; jugez si c'est une joie pour ces petits yeux qui aiment tant à interroger les mystères de la poupée parlante et le secret du polichinelle à ressort. Ouvrir, défaire et briser, c'est pour eux un besoin que leur désir d'apprendre et de se renseigner leur suggère sans cesse. Et puis quand on déménage, on n'est pas obligé de se

tenir tranquille comme une image ; on peut remuer, on doit même se donner du mouvement.

En outre, il y a de la variété, on couche par terre, tous les petits matelas sont étendus dans une chambre ; que c'est commode de pouvoir jouer et courir partout là-dessus, ou bien d'en faire des voitures, des maisons et jusqu'à des places fortifiées. On peut, en outre, se coucher un peu plus tard et se lever légèrement le matin ; car, il va sans dire que pendant tous ces jours-là, on ne parle pas de l'école. Comment aller en classe quand les repas se prennent on ne sait où ni comment, quand la pendule démontée ne marque plus les heures ? Et puis on prend les livres et les cahiers ! Ils sont mêlés avec les livres et les papiers de papa, et papa à bien défendu, ah ! mais défendu, là, avec de gros yeux, de toucher à ses papiers et à ses livres. On n'est pas pour désobéir à son père, non, jamais !

Et voilà comment il se fait que l'affiche a été mise sur la façade de la maison. De ce moment, vous pouvez compter que vous n'êtes plus chez vous ; votre logis ne vous appartient plus, il appartient au public ; c'est une curiosité que tout le monde peut venir visiter et dont vous êtes chargé de faire les honneurs et l'histoire. Et cela dure trois grands mois, à moins que vous n'usiez de stratagème pour abrégier le temps de ce dur apprentissage. Il y a plusieurs moyens de s'en tirer assez facilement ; voici les plus usités.

Nous avons, d'abord, l'éloge sans mesure : dès qu'un visiteur se présente et demande des renseignements, la servante a instruction de lui dire que tout est parfait ; la maison est chaude en hiver, fraîche en été ; les cheminées tirent bien, la ventilation est admirable et, chose importante à Québec, l'eau coule presque toute la journée et ne gèle jamais ! — Car il y a ici des maisons où vous n'aurez l'eau qu'une heure par jour, même quand les tuyaux ne sont pas gelés. — Le voisinage est tranquille et la rue bien éclairée, ce qui est encore un avantage assez considérable dans une ville où l'on compte un agent de police par mille âmes de la population. Bref, c'est un bijou de logement, et Madame le quitte avec infiniment de regret ; mais la famille a augmenté et l'on se trouve un peu à l'étroit ; sans cela, certainement, on le garderait aussi longtemps que possible. Le propriétaire, du reste est le meilleur homme du monde et fait toutes les réparations qu'on lui demande ; il n'y a qu'à savoir le prendre par le bon côté.

Avec cela, vous êtes à peu près certain que votre visiteur va s'empresser d'aller retenir le logement. Le lendemain, l'affiche est partie et vous rentrez en possession de votre tranquillité. C'est bien un peu au prix d'un petit mensonge, joyeux, mais, en somme, ce mensonge, c'est la servante qui l'a fait.

Le second moyen, c'est le blâme à outrance. — Le visiteur peut bien, s'il le veut, parcourir la maison du haut en bas ; mais, franchement, on l'avertit en ami, c'est se donner un mal inutile. La maison est froide, on y gèle, le prix du combustible dépasse presque le chiffre du loyer. Et puis, c'est humide, malsain ; pas de ventilation, les cheminées fument, il faut avoir les ramoneurs deux fois par mois. Et la cave donc ! Pas moyen d'y garder un seul légume, tout périt ; on a perdu, dans l'hiver, toute la provision de pommes de terre, d'oignons, de navets et de betteraves. Ce n'est pas une cave, c'est une glacière. Et si Monsieur veut voir

la cour et le hangar, il sera édifié ; une cour grande comme la main et jamais de soleil ; un hangar qui menace de tomber ; heureusement qu'il n'est pas pesant. On ne veut pas déprécier la maison, certainement, mais en conscience, on doit avertir Monsieur qu'elle n'est pas faite pour être habitée par des chrétiens. Après cela, il est bien libre et peut aller voir le propriétaire qui est un joli ours mal léché, un homme qui ne fait pas pour un sou de réparations et dur pour les termes, plus dur qu'un prêteur sur gages.

Avec ce système, vous pouvez compter que le visiteur n'insistera point et qu'il s'en retournera sans avoir vu autre chose que le vestibule ; il y en a assez, il en a même de reste. C'est un petit moyen qui s'emploie beaucoup par ceux que l'on menace d'une augmentation de loyer et qui veulent garder leur logement sans cependant payer plus cher. Il n'est pas complètement sans reproche, mais il manque rarement son effet.

Il y a un troisième : c'est celui du silence et de l'abstention. S'il se présente un visiteur, surtout une visiteuse on la conduit de la cour au grenier. A toutes ses questions, on se contente de soupirer et hoher la tête — Madame peut voir par elle-même, pour le moment ; si elle prend la maison, du reste, elle pourra en juger ; elle aura pour cela toute une longue année ; on ne peut rien dire de plus. — Le locataire, d'ailleurs, a bien le soin de laisser son ménage tout en désordre, ce qui donne au logement un air terne et ennuyeux ; il n'est pas rare même qu'elle ait la précaution de fermer la clef du tuyau et d'entr'ouvrir deux ou trois carreaux pour indiquer que si l'on n'étouffe point complètement dans la fumée, il faut se condamner aux courants d'air presque continuels.

Où bien, encore, il y a les maladies contagieuses : les enfants ont la rougeole, la scarlatine ou la petite vérole. Ce moyen est sans réplique ; il arrête le visiteur comme une muraille de caoutchouc et l'envoie rebondir au beau milieu de la rue.

Notez bien que je n'approuve ni n'exécuse ces petits manèges ; je sais qu'ils se pratiquent et je constate leur existence, voilà tout. C'est un avertissement désintéressé dont tout le monde peut faire son profit.

Puis on avance en âge et plus on arrive à connaître l'humanité, surtout dans ces petits détails qui ne se montrent pas à celui qui se contente de regarder de loin. En somme peut-être ce dernier n'est-il pas le moins heureux : quand on a soif, il faut mieux boire de suite son verre d'eau que de l'examiner trop longtemps au microscope.

GABRIEL.

Lettre de l'Episcopat Irlandais à Leon XIII.

Les évêques d'Irlande viennent d'adresser à Sa Sainteté Léon XIII la lettre suivante :

Très Saint-Père,

Les évêques d'Irlande, réunis au collège de Maynooth pour l'administration des affaires de cette maison, croient de leur devoir d'écrire à Votre Sainteté, afin de lui porter l'expression des sentiments de vénération et d'amour dont ils sont toujours animés envers le Siège apostolique, et de la remercier en même temps de la lettre pleine de paternelle bienveillance qu'elle leur a fait parvenir par Mgr l'archevêque de Dublin.

Il peut paraître superflu de renouveler et de confirmer à Votre Sainteté l'assurance que les fils de Saint Patrice sont toujours prêts à obéir avec empressement à tous les conseils et à tous les avertissements qui

partent du successeur de Pierre. Car le dévouement le plus complet envers le siège romain est la gloire spéciale des Irlandais, et la plus page de nos annales est celle qui raconte la fermeté et la constance invincible avec laquelle nos prédécesseurs, au milieu des plus violentes tempêtes de la persécution, sont restés indissolublement unis au Successeur de Pierre.

Mais l'amour du père a égalé la piété des fils, comme le prouve le soin vigilant et vraiment paternel avec lequel les Souverains Pontifes n'ont cessé, dans les siècles passés, de s'occuper de notre patrie et de veiller à son bien. Nous trouvons un nouveau témoignage de cette paternelle sollicitude, et ce n'est pas le premier que notre nation affligée reçoive de Votre Sainteté, dans la lettre que nous venons dernièrement de recevoir.

Des lois iniques et pernicieuses, qui écrasent depuis plusieurs siècles déjà notre Irlande, ont réduit les troupeaux confiés à nos soins à une détresse et à une misère extrêmes. La famine dévastée, à époques fixes, nos plus belles contrées, naturellement très riches et très fertiles ; et souvent notre patrie a été forcée de tendre la main comme une mendiante, et d'implorer des autres nations chrétiennes quelques subsides. Ces malheurs souvent répétés ne doivent pas être imputés, par un sentiment impie, au Père des miséricordes, car il nous a donné une terre si féconde que sa fertilité est devenue depuis longtemps proverbiale. Ils ne doivent pas non plus être attribués à l'indolence, et à l'inertie de notre peuple, car les Irlandais qui ont émigré en pays étrangers ont donné toujours et partout d'éclatants exemples d'un travail infatigable et d'un esprit très industrieux.

Mais il faut en voir la cause dans les lois iniques, qui, chez eux, énervent les bras de ces hommes vigoureux et leur enlèvent, avec le sentiment du salut et de la sécurité, toute espérance et toute force.

En ce moment le peuple irlandais, se couant la torpeur dans laquelle il était plongé, demande avec fermeté et force l'abrogation des lois cruelles dont il est victime : et nous prions Dieu instamment de favoriser et de bénir ces justes efforts, de leur donner le succès et de les faire parvenir au terme désiré.

Cependant, on ne peut cacher que certains actes et certaines paroles, que nous déplorons tous, ont jeté quelques ombres sur notre cause, d'ailleurs très juste. Néanmoins, tout en condamnant, comme il convient, ces actes et paroles, et en tenant leurs auteurs pour de cruels ennemis de la patrie, nous ne pouvons oublier les afflictions et les angoisses qui, depuis des siècles, ont poussé notre peuple à désespérer de la justice et de l'équité.

Aussi, en même temps que nous approuvons de tout cœur le but que l'agitation actuelle pour l'abrogation des lois agraires se propose d'atteindre, nous reconnaissons et nous estimons que l'on a employé, pour atteindre ce but, certains moyens qui ne peuvent pas être approuvés.

C'est pourquoi, au mois de juin dernier, réunis en assemblée, nous avons adressé en commun à nos troupeaux des avertissements et des conseils touchant les dangers qui menaçaient la cause, et nous avons appliqué nos efforts à maintenir l'agitation dans les limites de l'équité et de la modération. Assurément, nous ne faillirons pas à notre devoir et nous ne manquerons pas d'obéir à ces conseils de Votre Sainteté : "C'est pourquoy, Vénérable Frère, travaillez, vous et vos collègues dans l'épiscopat, à ce que le peuple irlandais, au milieu d'une agitation si vive, ne franchisse pas les bornes de l'équité et de la justice."

Enfin, très Saint-Père, nous ne pouvons taire que, dans certains journaux, il paraît diverses choses qui, uniquement fondées sur des calomnies et des mensonges, sont très injurieuses pour notre clergé et notre patrie. Nous vous supplions instamment, très Saint-Père, de n'écouter en rien ces ennemis de notre foi et de notre nom.

En attendant, très Saint-Père, nous prions pour vous baisser les pieds, nous sollicitons la bénédiction apostolique et nous signons en toute soumission et respect.

Donné à Maynooth le 25 janvier 1881.

De Votre Sainteté les très humbles et très dévoués serviteurs.

† EDUARD MACCABE,

Archevêque de Dublin et président de la réunion, qui a signé au nom du et par la délégation de tous les archevêques et évêques présents.

Cette lettre exprime avec autant de noblesse que de mesure les sentiments

de l'épiscopat irlandais. Elle témoigne de la sympathie que la douloureuse situation des populations de l'Irlande inspire aux évêques; elle rappelle les efforts qu'ils ont faits pour que l'agitation se maintint dans les limites de l'équité et de la modération. On ne peut que se louer de la fermeté avec laquelle l'épiscopat irlandais se fait l'avocat des malheureux et la prudence avec laquelle il sépare sa cause de celle des révolutionnaires.

POLITIQUE NATIONALE.

(Du *Nouvelliste*.)

Nous avons des pessimistes dans le pays.

Les appréciations bienveillantes qui viennent de l'étranger devraient pourtant les guérir de cette manie de tout voir en noir.

N'est-ce pas que l'on a mauvaise mine à décrier le tarif protecteur lorsque la presse étrangère en fait elle-même l'éloge et lui attribue l'ère de prospérité dans laquelle nous sommes entré.

Le *Scotsman* de New-York n'hésite pas à dire, après avoir analysé le discours de Sir Tilley, que nous devons à l'adoption d'une nouvelle politique, le développement de nos industries et de notre commerce.

NOUVELLES DIVERSES.

Le correspondant du *Times* à Durban dit que, bien que le Volkraad de l'Etat libre d'Orange ait enjoint d'observer la neutralité, les Burghers aident les Boers par tous les moyens possibles.

On annonce la mort du commandant Romilly, qui avait été blessé dans le dernier engagement.

La seconde assemblée de la Compagnie du Canal de Panama a eu lieu hier à Paris. L'évaluation du coût du canal est de 512 millions de francs. Vers le mois d'octobre les entrepreneurs commenceront le creusage à Culebra; il faudra à l'époque des grands travaux 8,000 ouvriers que l'on choisira parmi les nègres de la Colombie et dans les Indes Occidentales.

M. De Lesseps a dit que le canal serait complet en 1888.

Un correspondant de Prospect Hill (Transvaal) dit ce qui suit:—Il est inutile d'essayer de combattre les Boers avec des forces numériquement inférieures; ils sont, homme pour homme, bien supérieurs à nos soldats; ils sont aussi courageux, infiniment meilleurs tireurs et très habiles, prenant avantage de tous les accidents de terrain: leur sang-froid pendant le combat est sans pareil; tout en combattant individuellement, ils travaillent de concert et obéissent aux ordres. Ils méprisent ouvertement notre infanterie, mais ils craignent notre cavalerie et notre artillerie.

Nous partageons pleinement l'opinion émise par l'*Evénement* dans l'entrefilet suivant:

"Le *Courrier des Etats-Unis* a donné dimanche à ses abonnés un méro double. L'importance de ce journal, en Amérique, est incontestable, et nous nous plaignons à lui reconnaître une rédaction modèle. Le *Courrier des Etats-Unis* fournit tous les jours aux journaux du Canada un grand nombre d'informations politiques et de fantaisie pour lesquelles

nous ne nous empressons pas d'ordinaire de lui donner crédit."

Le capitaine E. A. Brisebois laissait Ottawa jeudi dernier pour se rendre à Minnedosa, dans le Nord-Ouest; bon nombre d'amis l'ont accompagné jusqu'à la gare où ils échangèrent avec lui une dernière poignée de main.

Minnedosa est un petit village situé à environ 140 milles de Winnipeg. On sait que le capitaine Brisebois est nommé régistrateur du district de la petite Saskatchewan dont Minnedosa est le chef-lieu. M. Brisebois s'y rend pour ouvrir son bureau. Si l'extension de frontière demandée est accordée, ce district formera partie de la province du Manitoba d'ici à quelques semaines.

On lit dans le *Courrier des Etats-Unis*:

"Plusieurs mouvements s'organisent à New-York pour venir en aide aux Boers dans leur lutte contre les Anglais. Des sommes plus ou moins considérables sont souscrites par des personnes qui sympathisent avec les habitants de la petite République du Transvaal, et l'on va s'efforcer d'établir une ligne de steamers de New-York au port le plus proche des Boers.

"Le bruit court que le promoteur de l'entreprise est un des plus grands capitalistes du pays et qu'il va envoyer immédiatement un représentant au Transvaal pour savoir les concessions et les privilèges que l'on peut obtenir. Un des personnages les plus marquants d'Amérique a été invité à présider le mass-meeting de Hollandais qui doit avoir lieu prochainement au Cooper Institute, et rien ne sera négligé, dit-on, pour aider et encourager les Boers à chasser les Anglais de leur pays. Il ne manque pas de volontaires qui désirent joindre l'armée des Boers et qui seront transportés aussitôt que possible sur le théâtre des hostilités."

Les femmes bonnes.

Le plus grand éloge qu'on puisse faire d'une femme, c'est de dire qu'elle est bonne. Les femmes qui gagnent l'admiration, l'amour et le respect de tout le monde sont celles qui sont bonnes. On peut admirer une femme de talent, de grâces brillantes; on peut passer avec elle des heures délicieuses, mais si, à toutes ces qualités, elle ne joint la bonté, un sage n'aimera pas à passer sa vie avec elle. Nous admirons les femmes à qui la nature a donné la beauté, ses perfection physiques nous charment, mais sans bonté chez celle qui possède tous ces avantages, le charme ne dure guère.

La bonté seule gagne aux femmes notre foi entière et tout l'amour de notre cœur. L'influence des femmes qui est immense est aussi forte pour le mal que pour le bien. La femme peut rendre heureux ou malheureux bien des gens. Elle peut construire et détruire.

Le pouvoir dont dispose la femme bonne ne s'exerce jamais pour le mal; elle ne s'attache qu'à faire le bonheur de ceux qui l'entourent. Aucun homme, à moins qu'il ne veuille, ne peut-être malheureux avec une femme bonne. S'il est pauvre, aucune extravagance qui augmente sa pauvreté n'est à craindre de la part de sa femme. S'il subit des déceptions, ou des pertes, s'il fait des erreurs, les reproches n'augmenteront pas ses embarras. Quelle que soit la voie qu'il ait entreprise de suivre dans la vie, elle sera toujours à son côté prête à le secourir et à l'encourager si la route est rude à parcourir. D'autres femmes peuvent être plus belles, plus élégantes plus accomplies qu'elle, mais aucune ne peut-être plus fidèle, plus sincère et plus tendre; aucune ne peut rendre son intérieur plus agréable et plus heureux; elle est la meilleure, la plus franche amie de son époux. Les enfants d'une telle femme ne sont jamais négligés; leur éducation est bien faite et ils n'apprennent jamais le mal qu'ils doivent ignorer.

Installation du Président Garfield.

L'adresse du nouveau Président des Etats-Unis.

MAGNIFIQUE DEMONSTRATION.

On mande de Washington en date du 4 courant:

La population a été de bonne heure sur les rues et la foule des visiteurs arrivant sans cesse par les convois des voies ferrées s'éleva à plusieurs milliers. Des estrades pour 25,000 personnes avaient été élevées et malgré les vastes proportions de ces estrades, tous les sièges étaient vendus longtemps d'avance. On croit sans aucune exagération que 50,000 étrangers sont en ville.

La procession.

La procession a commencé à défilier vers dix heures et demie et 11,000 personnes se tenaient sur les bords des rues formant une véritable haie.

Decorations.

Tous les édifices publics et toutes les rues étaient décorées avec profusion; on voyait des portraits des différents présidents des Etats-Unis. A onze heures et demie la tête de la procession toucha la partie-Est du Capitole. On croit que pas moins de 30,000 personnes étaient massées devant l'édifice du Capitole.

Au Sénat.

Un peu avant onze heures les galeries du Sénat étaient encombrées. Le Président Garfield, son épouse, et la vieille mère, de M. Garfield, occupaient des sièges dans la galerie privée, voisine de la galerie du corps diplomatique. Madame Hayes, épouse du président Hayes, était assise avec la famille de M. Garfield. Mademoiselle Mollie Garfield et Mademoiselle Fannie Hayes conversaient joyeusement. A dix heures et demie, le général Hancock, fit son entrée dans la salle et fut salué en premier lieu par le sénateur Conkling. De franches et cordiales poignées de mains furent échangées entre le général et les sénateurs. L'arrivée du général Sheridan donna lieu à une démonstration aussi flatteuse pour le vieux général.

Le vice-président Arthur fut présenté au Sénat par le vice-président sortant de charge, M. Wheeler. M. Arthur fut ensuite assermenté. M. Wheeler, après un bref discours dans le cours duquel il remercia les Sénateurs pour la courtoisie qu'il n'aurait pas cessé de lui montrer, dit:

"J'exécute mon dernier acte officiel en déclarant que l'heure à laquelle expire le 46e congrès étant sonnée, le Sénat est ajourné."

Les membres du Sénat furent ensuite assermentés. On a remarqué que deux sénateurs seulement étaient absents. Ce sont MM. Edmunds et Mahone. Il y avait 72 sénateurs de présents.

A midi et trente-cinq, M. Pendleton présenta le président Garfield à la foule immense réunie en face du capitole.

M. Garfield donna lecture de l'adresse suivante:

L'adresse du Président.

La suprématie de la nation et de ses lois ne devraient plus être l'objet d'aucun débat. Cette discussion qui menaça pendant un demi siècle l'existence de l'Union, a été close enfin par les armes, et de cette cour, il n'y a pas d'appel. L'élévation de la race noire de l'humiliante condition d'esclave à celle de citoyen jouissant de la plénitude de ses droits d'homme libre, constitue l'événement politique le plus important qui ait eu lieu depuis l'adoption de la constitution de 1778. Il n'y a pas un homme bien pensant qui n'admette les résultats bienfaisants de ce grand acte politique sur nos institutions et sur notre peuple. Il a fait disparaître toute cause de guerre et a mis fin aux craintes que l'on éprouvait de voir un jour s'écrouler l'édifice de la république américaine.

Sans doute que ce changement si considérable a causé de graves perturbations dans le sein de la population des états du Sud; cela est une juste cause de regret, bien que cela fût inévitable. Il n'y avait pas de condition moyenne pour la race noire entre l'esclavage et la liberté pleine et entière. Il ne pouvait y avoir d'affranchissement aux Etats-Unis. La race émancipée mérite l'encouragement cordial de tout bon citoyen. Je puis assurer qu'en autant qu'il en dépendra de moi, et autant que mes pouvoirs légaux me le permettront ils auront la protection entière qui leur est garantie par la constitution et par les lois. On doit dire que la question du suffrage ne donnera jamais le repos et la sûreté aux Etats ou à la nation,

jusqu'à ce qu'elle soit définitivement réglée, comme elle doit l'être, dans les bornes de sa propre juridiction et qu'elle soit réglée de manière à tenir le scrutin hors de l'atteinte de la corruption, au moyen de l'application rigide la loi. Mais on ne peut pas nier l'ignorance de l'électeur. Pour le Nord comme pour le Sud, je ne vois qu'un seul remède, c'est que le pouvoir constitutionnel de la nation et les éléments révolutionnaires du peuple soient dirigés dans la bonne voie par l'influence salutaire de l'éducation universelle.

Une certaine confusion a été causée récemment par les variations dans la valeur relative de l'or et de l'argent, mais je crois que des arrangements peuvent être conclus entre les principales nations commerciales en vue d'assurer l'usage général des deux métaux.

Le Congrès doit prendre des mesures afin que le monnayage de l'argent ordonné par la loi soit fait sur une base telle que la valeur de chaque dollar soit exactement la même que celle qu'il doit avoir sur tous les marchés du monde. Le rachat de la dette nationale à un taux d'intérêt moins élevé doit être fait sans rendre obligatoire la rentrée des billets de banques nationales et sans créer une perturbation dans les affaires du pays. Les finances du gouvernement seront aussi bien administrées que possible.

Les intérêts agricoles méritent plus d'attention du gouvernement que par le passé. Comme le gouvernement illumine nos côtes pour la plus grande protection des marins et pour le plus grand avantage du commerce, il est tout autant de son devoir de donner à ceux qui cultivent le sol, des lumières d'une science pratique et de l'expérience. Nos fabriques nous rendent rapidement indépendants au point de vue de l'industrie. On doit s'efforcer de maintenir l'état prospère où elles sont à l'heure qu'il est. Nos moyens de transportation doivent être développés en continuant d'améliorer nos havres et nos voies de navigation de l'intérieur.

Le développement du commerce du monde rend urgent le percement de l'isthme qui unit les continents, afin de raccourcir le voyage par le cap Horn. Aucun des plans mis jusqu'ici devant le public n'ont été assez étudiés pour justifier le gouvernement de donner un aide en argent à cette entreprise. Le gouvernement étudiera immédiatement cette question en vue de protéger pleinement les intérêts américains. Nous n'appuierons pas une politique étroite, ni nous ne voudrions nous assurer de privilèges exclusifs.

On reproche au gouvernement que dans les territoires les plus peuplés, le peuple ne jouit pas de la protection constitutionnelle et que l'autorité du Congrès est réduite à rien. L'église mormone offense non-seulement le sens moral de l'humanité en sanctionnant la polygamie, mais aussi elle empêche l'administration de la justice. Il est du devoir du Congrès de défendre dans sa juridiction toutes ces pratiques criminelles, qui détruisent les liens de la famille et mettent l'ordre social en danger.

Le service civil ne pourra être dans un état satisfaisant que lorsqu'il sera réglé par une loi. Je demanderai en temps convenable, au Congrès, de fixer la tenue des emplois de second ordre de plusieurs départements, et de prescrire les causes pour lesquelles les déplacements devront être faits pendant les termes pour lesquelles les fonctionnaires ont été nommés.

Mon administration aura toujours et surtout en vue de maintenir l'autorité en tous lieux sous ma juridiction et de faire observer les lois de l'Union.

Il est du devoir du peuple d'exiger la plus stricte économie dans les dépenses du gouvernement. Je me rappellerai toujours que les emplois ont été créés non pour le plus grand avantage des fonctionnaires qui ont ces emplois ou de leurs amis, mais pour le service du gouvernement. Je m'appuierai sur la sagesse et le patriotisme du congrès et de ceux qui partageront avec moi la responsabilité et les devoirs de l'administration, et surtout sur nos efforts pour développer tout ce qui peut contribuer au bien-être de ce grand peuple et à faire suivre à son gouvernement la voie de la justice. Je demande la lumière et la bénédiction du Dieu Tout-Puissant.

On lit dans le Quotidien:

"Son Excellence le Gouverneur Général et son état major sont arrivés dimanche par le convoi du chemin de fer du Nord. Aujourd'hui (lundi), Son Excellence a visité les chutes Montmorency; on croit que sa promenade en cette ville sera d'une dizaine de jours.

Effondrement.

Mardi matin, vers sept heures et quart, à Laprairie, l'un des six entrepôts de M. Charlebois, M.P.P., s'est effondré. L'édifice construit en pierre, contenait au-delà de 20,000 minots de grain. Un des murs, après avoir vacillé un instant, est venu tomber sur une maison voisine qui, ne pouvant résister à ce poids énorme, s'est aussi écroulée. Une pierre détachée du haut du mur est venue frapper un jeune enfant à la tête; le coup fut si violent que le pauvre petit est mort en moins de cinq ou six minutes.

Une jeune fille n'était sortie que depuis quelques minutes de la maison qui a été écrasée.

On ne connaît pas encore le montant des dommages, mais on les croit très considérables.

Sucre de Betterave.

On nous a montré aujourd'hui un échantillon de sucre de betterave fabriqué par MM. Manny, de Beauharnois. Au moyen de procédés très simples, nos entrepreneurs compatriotes ont pu tirer 15 lbs de sucre de 100 lbs de betteraves. Le sucre a un excellent goût et possède une substance très riche.

Ces bons résultats ont donné à quelques citoyens de Beauharnois l'heureuse idée de former une société pour la fabrication du sucre de betterave.

Memorial Necrologique.

Nous apprenons avec douleur que M. Amable Marion, riche entrepreneur, de cette cité, est décédé le 4 du courant, à l'âge de 48 ans et 6 mois, après une maladie de deux mois, soufferte avec toute la résignation d'un vrai chrétien. Il laisse pour déplorer sa perte, une épouse, deux enfants et un grand nombre de parents et d'amis qui le pleureront longtemps.

Les funérailles ont eu lieu ce matin, à l'église Ste. Brigide, au milieu d'un grand concours d'amis. Le service funèbre a été chanté par le Rév. M. James Lonergan, curé, assisté du Rév. M. E. L. Pignault, comme diacre, et du Rév. M. A. Dugast, comme sous-diacre.

Le chœur de Ste. Brigide, sous la direction de M. Moïse Corbeil, avocat, et avec le bienveillant concours de MM. F. Thériault et Leblanc, de Ste. Cunégonde, V. Thériault, de St. Patrice, Rousselle, de Notre-Dame, Drolet, de St. Joseph et Paquet, de St. Pierre, ont fait entendre plusieurs chants bien en rapport avec cette triste cérémonie.

Les porteurs des coins du poêle étaient MM. les marguilliers Michel Laforce, A. C. Truteau, J. Quevillon et L. Gauthier.

La foule était compacte. Les membres de l'Union St. Joseph y assistaient en grand nombre. L'église était toute tendue de deuil, et offrait un aspect lugubre.

R. C. I. P.

ECHOS DE PARTOUT.

Médecin interne.—Au sujet de la nomination du médecin interne de l'Hôtel-Dieu, nous ferons remarquer que M. le Dr Germain remplace feu M. le Dr Lemery et non M. St. Jacques, étudiant en médecine, qui, une fois admis à la pratique de la profession, sera lui-même remplacé par un autre étudiant.

FRATRICIDE.—Wm. Lawery, des environs de Bloomington, Ill., s'est amusé fauta de mieux, dimanche soir, à viser sa sœur Mary, âgée de 28 ans, avec un revolver qu'il ne croyait pas chargé, mais qui l'était. Pour compléter la plaisanterie, il a levé le chien et pressé la détente. La balle a tranché la veine jugulaire de la jeune fille. William en a témoigné un grand chagrin, et il se serait peut-être brûlé son peu de cervelle si les témoins de cette affligeante scène d'intérieur ne lui avaient trop tardivement enlevé des mains l'arme présumée non chargée.

L'ALIMENTATION.—Copié dans le *Courrier démocrate*, du citoyen Crassus Salmin: — "Plus de distinctions, plus de privilèges injustes! Le mouton vaut le bœuf et le veau le porc, comme le dernier des prolétaires vaut le citoyen Gambetta... donc, une même sauce pour tous les rôtis!—*Recette de la sauce universelle*: Mettez dans une casserole un anchois, un verre de vin rouge, un peu de jus, une échalote hachée et du jus de citron. Faites mijoter,

passer et mêlez avec le jus de rôti."—Nous recommandons à nos lectrices la sauce du citoyen Crassus qui est excellente.

L'HOMME LE PLUS RICHE.—M. Mackay, l'homme le plus riche de l'univers, et qui est bien connu à Paris, est en ce moment à Rome; il a offert au Pape une somme considérable pour le denier de Saint Pierre.

M. Mackay retire par an, rien que de 25 mines d'argent de la Nevada (Californie) quatorze millions et demi de dollars, soit soixante-douze millions et demi de francs, ce qui lui donne un revenu par heure de \$,230 fr., par minute de 137 fr.

Il y a trente ans, le Crésus moderne gagnait sa vie en Irlande à la sueur de son front. Un peu plus tard, il émigra en Amérique, où il fut pendant plusieurs années voyageur de commerce. Il s'établit pour son compte avec une petite somme qu'il avait économisée; mais en 1860 il se trouva de nouveau dans un état précaire. C'est à ce moment qu'il alla en Californie, où il fit la fortune que nous venons de dire.

—*Moniteur Universel.*

FOLLE D'AMOUR.—En dépit de l'opinion commune que ça n'arrive que dans les romans, il vient de se manifester à New-York un cas authentique de folie par amour. La victime est une Hongroise, nommée Julia Weis, âgée de 18 ans, arrivée de son pays depuis peu de mois. Les premiers symptômes ont été provoqués par la vue d'un de ses compatriotes, Ludwig Hers.

De prime abord, Julia a décidé qu'il serait son mari, et lui, de son côté, n'a fait aucune opposition à la réalisation de ce désir juvénile. Mais Julia a des parents à New-York, et ils ont mis un veto formel au projet de mariage, par l'excellente raison que Ludwig gagne en gros et en détail \$2 par semaine, ce qui serait insuffisant pour les besoins du ménage, même pendant la lune de miel.

Malheureusement, Julia était trop férue d'amour pour se rendre à l'évidence. Elle s'est imaginé qu'elle était victime d'une persécution infernale, qu'elle "avait une rivale." Bref, son esprit a entièrement démenagé, et elle n'a plus parlé à tous venants que des noirs complots formés contre elle et des perfidies de sa rivale, propos incohérents qui se terminaient en général par un accès de fureur. La pauvre fille a été conduite dans l'asile des aliénés de Ward's Island.

INFECTIEN AMBLANTE.—Lundi dernier, un nommé Benedict Heileblyn, le visage et le corps couverts des boutons de la petite vérole, affolé par la souffrance, les vêtements en lambeaux, parcourait les campagnes voisines de Reading, Pennsylvanie, semant la terreur sur son passage. A son approche, les fermiers se barricadaient dans leurs maisons. Le malade était un homme de haute stature, très vigoureux. La vue de la frayeur qu'il inspirait augmentait sa rage, et il a démolé les clôtures des cours de plusieurs des maisons dont les portes se fermaient devant lui. Enfin il a fait rencontre sur la route d'un *tramp*, Henry Borden, qui est aussi un individu d'une grande puissance musculaire.

Le vagabond, reconnaissant du premier coup d'œil la condition du variolé, l'a saisi par les poignets en lui commandant de le suivre à l'*almshouse*. Une lutte acharnée s'est engagée entre les deux hommes et a duré deux heures sans interruption. A chaque instant ils roulaient l'un sur l'autre dans la boue, mais le *tramp*, sans jamais lâcher prise, continuait à entraîner le patient vers l'asile. Ils sont arrivés à minuit devant la porte de cet établissement. Borden a sonné, a poussé Heileblyn plus mort que vif à l'intérieur, en criant au concierge établi qu'il lui amenait un malade, et s'est esquivé. On ignore où demeure le variolé et d'où il venait, mais suivant les apparences il avait parcouru une grande distance.

CAPITOLE BRÛLÉ.—On lit dans le *Courrier des Etats-Unis*:

A 9 heures du soir, mardi, les deux chambres de la législature du Minnesota étant en session à St. Paul, dans le Capitole, le dôme de cet édifice s'est illuminé soudain. Sénateurs et représentants, avertis aussitôt du danger, ont lutté de vitesse pour s'élaner au dehors à travers les corridors déjà pleins de fumée. Quelques commis ont en plus de sang-froid et ont saisi en s'enfuyant les principaux papiers.

Les archives de la cour suprême ont été sauvées, mais sa bibliothèque a été réduite en cendres. Les bureaux de l'Etat étant au rez-de-chaussée, presque tout leur contenu a pu être déménagé. Le toit s'est écroulé une heure après la découverte du feu, et l'étage au-dessous a été entièrement brûlé. Il y

avait pour plus de \$2,000,000 d'obligations de l'Etat dans les caveaux du trésorier, et l'on ignore si ces valeurs seront retrouvées intactes.

La législature du Minnesota, après avoir répudié pendant longtemps les obligations de cet Etat, venait de passer un bill ordonnant leur paiement. La conviction générale est que l'incendie d'avant-hier soir est une vengeance des partisans de la politique malhonnête de répudiation.

DECES.

—En cette ville, dimanche, le 6 courant, à l'âge de 80 ans, M. Pierre Cyrille Montmarquet.

—A Montréal, le 6 courant, à l'âge de 35 ans, Dame Joséphine Vandal, épouse de A. Chamberland, commis-marchand.

COMMERCE.**PRIX DE DETAIL DU MARCHÉ DE MONTREAL.**

DIVERS.		
Sucre d'érable, à la livre	0 08	à 0 10
Sirof d'érable, au gallon	0 80	à 1 00
Miel, à la livre	0 10	à 0 12
Oufs frais, à la douzaine	0 20	à 0 25
Haddock, à la livre	0 06	à 0 07
Poisson frais	0 08	à 0 10
Saindoux, au seau	1 90	à 2 05
Saindoux, par livre	0 12	à 0 14
Peaux, à la livre	0 00	à 0 00
LAITERIE.		
Beurre frais, à la livre	0 25	à 0 30
Beurre salé do	0 18	à 0 22
Fromage do	0 10	à 0 12
VIANDES.		
Bœuf, à la livre (steak)	0 10	à 0 12
Do à la soupe	0 05	à 0 07
Bœuf salé	0 08	à 0 10
Jambon à la livre	0 12	à 0 14
Lard, do	0 09	à 0 10
Mouton, do	0 08	à 0 10
Agneau, au quartier	0 75	à 1 00
Veau à la livre	0 06	à 0 10
Lard frais, par 100 lbs	7 50	à 8 00
Bœuf par 100 livres	5 00	à 7 50
Saindoux à la livre	0 10	à 0 11
Lièvres	0 20	à 0 25
GIBIERS.		
Canards au couple	0 50	à 0 60
do noir, do	1 00	à 1 25
Pleviers, par douzaine	2 50	à 3 00
Bécasses, au couple	1 00	à 1 25
Pigeons domestiques, au couple	0 20	à 0 25
Pardrix, au couple	0 60	à 0 70
Tourtes, à la douzaine	0 00	à 0 00
LÉGUMES.		
Pommes nouvelles, au baril	1 00	à 1 75
Patates, au sac	0 45	à 0 50
Fèves, par minot	1 10	à 1 12
Navets jaunes par brl.	0 00	à 0 60
Oignons rouges par brl.	5 00	à 6 50
Do blanc par minot	0 60	à 0 00
Carottes do	0 30	à 0 35
Betteraves do	0 40	à 0 75
Choux par doz.	0 40	à 0 50
Oignons par tresse	0 00	à 0 00
Orange par caisse	5 00	à 8 50
Citron do	9 00	à 0 00
Raisin de Malaga par petit baril	0 00	à 0 00
Radis, par douzaine de paquets	0 00	à 0 00
Concombres, par doz.	0 00	à 0 00
FARINE.		
Farine de blé, de la campagne, par 100 lbs	3 30	à 3 30
Farine d'avoine	2 40	à 2 50
Farine de blé d'inde	1 25	à 1 40
Sarrasin	0 00	à 0 00
VOLAILLES.		
Dindes, à la livre	0 08	à 0 09
Dindes (vieux) au couple	1 50	à 2 00
Dindes (jeunes) do	1 25	à 1 50
Oies, do	1 00	à 1 20
Oies à la livre	0 07	à 0 08
Canards, à la livre	0 00	à 0 00
Canards, au couple	0 60	à 0 70
Poulets au couple	0 30	à 0 50
Poulets à la livre	0 00	à 0 00
Poulets du printemps par couple	0 00	à 0 00
GRAINS.		
Blé, par minot	0 00	à 0 00
Pois, do	0 50	à 1 00
Orge, do	0 00	à 0 00
Avoine, do	0 00	à 0 00
Sarrasin, do	0 80	à 0 90
Lin, do	0 00	à 0 00
Mil, do	1 50	à 1 60
Blé d'Inde do	0 00	à 0 80
Avoine à la poche	0 70	à 0 80
Fèves	1 20	à 1 30
Son par 100 livres	1 00	à 1 10
Moulée	1 15	à 1 40
Son	0 00	à 0 00
Corrigé tous les mardis et vendredis par		
P. POULIN & Cie.,		
Commerçant,		
E No. 4 et 5 Marché Bonsecours		
MARCHÉ AUX BESTIAUX.		
Corrigé tous les Mardis et Vendredis par le Clero du Marché Viger.		
Bœuf, 1re qualité, par 100 lbs	\$ 5 00	à \$ 6 00
Bœuf, 2me qualité	4 00	à 4 50
Vaches à lait	20 00	à 25 00
Vaches extra	30 00	à 50 00

Veaux, 1re qualité	6 00	à 8 00
Veaux, 2me qualité	5 00	à 7 00
Veaux, 3me qualité	1 00	à 2 00
Moutons, 1re qualité	8 00	à 10 00
Moutons, 2me qualité	5 50	à 6 00
Agneaux, 1re qualité	5 00	à 5 50
Agneaux, 2me qualité	2 00	à 3 00
Cochons, 1re qualité	5 00	à 6 00
Cochons, 2me qualité	4 00	à 4 50

Foin et Paille.

Foin, 1re qualité, par 100 bottes	7 00	à 8 00
Foin, 2me qualité	5 00	à 6 00
Paille, 1re qualité	3 00	à 4 00
Paille, 2me qualité	2 00	à 3 00

MAISON
BEAUCHEMIN & VALOIS
LIBRAIRIE, PAPETERIE,
IMPRIMERIE, RELIURE.

256 et 258, rue St-Paul, et 20,
rue St-Gabriel, Montréal.

On trouvera à cet établissement l'assortiment le plus complet de Livres et Fournitures d'écoles— Livres de Frères— Livres de Récompense— Livres de Théologie, d'Histoire, de Littérature, de Droit, de Médecine, etc.— Livres Blancs de tous genres constamment en magasin et faits à ordre sous quelques jours d'avis.— Livres pour les Bureaux d'enregistrement— Imagerie— Cachets de communion— Chaplets— Médailles— Statuettes, etc.— Tapiserie— Cartes à jouer, etc., etc.

MM. B. & V. se chargent d'Impressions de toutes sortes: Livres, Brochures, Programmes, Factums, Palmars, Circulaires, Lettres funéraires, Cartes d'affaires, Cartes de Visite, etc.; le tout exécuté dans les derniers goûts et à bas prix.

Reliures de toute espèce faites avec élégance et solidité et à bon marché.

Librairie Payette & Bourgeault

250, RUE ST. PAUL, MONTREAL.

NOUVELLE PUBLICATION:

"Le Petit Arsenal du Catholicisme" ou "Traité Élémentaire de Controverse," par A. MAILLOUX, V.G., in-12, 464 pages, cart. Prix 50c.

APPROBATIONS:

Nous, soussigné, ayant fait examiner un manuscrit intitulé: "Le Petit Arsenal du Catholicisme," ou "Traité Élémentaire de Controverse" par un Catholique Romain, et ayant jugé qu'il peut être utile aux fidèles de ce Diocèse, en permettons l'impression et en recommandons la lecture à nos Diocésains.

F. E. A., Arch. de Québec.

Québec, 19 mars 1872.
Voici ce que Mgr. l'Archevêque Taschereau écrivait, à la date du 15 février 1872, sur cet ouvrage important:

"L'arsenal m'a beaucoup plu, et je pense qu'il fera un grand bien. J'en ai examiné plusieurs chapitres importants, et ils m'ont paru tout à fait orthodoxes et bien solidement appuyés."

Lors de l'envoi de l'approbation du "Petit Arsenal," Mgr. l'Archevêque écrivait: "Je vous envoie ci-incluse l'approbation de votre "Petit Arsenal," auquel je souhaite de "intime corde tout le succès possible."

22 mai 1880. 1-

"LA FEUILLE D'ERABLE"
EDITION HEBDOMADAIRE DU
"COURRIER DE MONTREAL"

ABONNEMENT:

Un An \$1.00
Six Mois 0.50

Payable d'avance.

[Frais de port payés par l'Editeur.]

ANNONCES:

25 cts. par ligne pour chaque insertion.

L. D. DUVERNAY,

ÉDITEUR-PROPRIÉTAIRE.

Bureau du COURRIER DE MONTREAL,

8, rue St. Gabriel,

(Vis-à-vis l'Hôtel du Canada).

MONTREAL.